

Georges Jaccottet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 43

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^o, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'à midi.

Sommaire du Numéro du 26 octobre 1918. — † Georges Jaccottet. — Quand la guerre sera finie... (V. F.). — Coins de chez nous (Jean des Sapins). — Mon mari. — Tristesses et espoirs. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

† GEORGES JACCOTTET

Le *Conteur* vient encore de perdre, en Georges Jaccottet, un de ses meilleurs, de ses plus fidèles et de ses plus chers amis. Cette perte lui est très sensible. Jaccottet n'a que fort peu collaboré à notre journal ; les circonstances en sont la cause ; mais il le lisait régulièrement et en suivait avec beaucoup d'intérêt la paisible existence. Il aimait trop, disait-il, son canton de Vaud, pour ne pas aimer aussi le *Conteur*, qui s'efforce d'en perpétuer les caractères distinctifs, bravant l'invasion cosmopolite.

Nous nous associons de plein cœur à tous les regrets qu'ont exprimés nos confrères, de cette mort prématurée, qui prive le pays d'un de ses enfants les plus dévoués et le journalisme vaudois, d'un de ses représentants les plus remarquables et les plus justement aimés et estimés.

Nous prions la famille, si cruellement éprouvée, de notre ami, d'agréer l'expression de notre respectueuse et bien sincère sympathie.

QUAND LA GUERRE SERA FINIE...

Vous êtes bien fière, mamzelle Rose ! Où courez-vous comme ça ?

— C'est vous, madame Julie ? Je ne vous avais pas vue... Donnez-moi votre panier, puisqu'on se trotte du même côté.

— Je veux bien, mais n'allez pas si vite ; je n'ai plus vos jambes, moi, et puis personne ne m'attend à la maison.

— Vos maîtres sont loin ?

— Ils prennent un acompte sur leur voyage de quand la guerre sera finie... Quand la guerre sera finie ! Ils ne parlent plus que de ça.

— C'est comme chez nous : monsieur a promis une auto à madame, le jour où Guillaume se rendra, et il la mènera voir la cathédrale démolie, à Verdun.

— Mais c'est pas à Verdun !...

— Enfin, c'est par là-bas. Madame tient absolument à Verdun, parce qu'on a eu un interné qui en était et qui les attend... A moi, ça me fera des vacances pour me mettre en ménage.

— J'en suis bien heureuse pour vous, mamzelle Rose... Voyez-vous, j'osais pas vous en parler ; je me disais : « Depuis le temps qu'elle m'a dit qu'elle se mariait, peut-être qu'elle y a renoncé. »

— Mais non, ni Auguste ni moi on n'y renonce ; seulement, madame m'a fait : « Rose, je vous paie votre trousseau, une fois la guerre finie, » et l'oncle à Auguste, son oncle Jules du Gros-de-Vaud, lui a promis trois cents francs pour le même moment ; alors, vous comprenez, on attend...

— Que la guerre finisse !... Et vous gardez votre place de cuisinière ?

— J'ai juré à madame de rester encore une année, à la condition qu'elle m'augmente et que monsieur prenne Auguste comme chauffeur, et ç'a été tout seul.

— Vous en avez, de la chance, mamzelle Rose !

— Et vous, madame Julie, qu'est-ce que vous vous accorderez, quand la guerre finira ? Un nouveau mari ?

— Hé ! ma pauvre, ce n'est plus de mon âge...

Moi, tout ce que je demande, c'est de ravoir du pain blanc et qu'on ne me compte plus les morceaux de sucre de mon café.

— Vous n'êtes pas difficile.

— A quoi bon ? Mon frère Antoine, le serrurier de derrière les Cheneaux, est comme moi, il ne lui faut pas tant d'affaires : « Le jour où la paix sera faite pour de bon, toute la famille mangera la fondue chez moi, qu'il m'a dit ; j'aurai le fromage qu'il faudra, et le « clair » aussi ! » Le « clair », je pense que son fils Eugène, celui qui a une place par le Château, en fournira une partie. Avec des commis de son bureau, il est d'une cagnotte dont l'argent, depuis quatre ans, sert à monter une « bibliothèque de cave », comme ils disent. Il paraît qu'ils ont déjà, entre cinq ou six, un demi-millier de bonnes bouteilles. Et ils parlent de sécher ça en huit jours, dès qu'on ne se battra plus ! Mais c'est des vanteries, pensez-vous pas, mamzelle Rose ?

— Hum ! pas si tellement vanteries que ça, si j'en juge par l'oncle à Auguste : le jour où mon fiancé m'a présentée, il nous a dit : « Mes petits, vous avez vu mon bossaton de onze et mon caïennet rouge, le Guillaume, comme on l'appelle, eh bien, le jour où la paix se boucle, ils auront tous deux leur compte, et vous nous aiderez à le régler, avec toute la noce ; il faut que, le lendemain, il ne reste plus un morceau de l'un, plus une goutte de l'autre. »

— Ces hommes, quand même ! Tout pour la panse !

— Oh ! vous savez, madame Julie, moi je connais des dames, des toutes grandes dames, qui ne l'oublieront pas non plus, la panse, quand la guerre sera finie.

— Enfin, ce sera l'affaire d'un jour.

— Mettons-en trois, madame Julie ; trois jours de bombance, ça ne sera pas trop, une fois la guerre finie !

V. F.

On caïon que roba son voleu. — Un mauvais drôle qui avait volé un cochon à la foire de X... se défendait devant le juge :

— Ma fâi, monsu lo dzuzdo, vo lo deri tot franc. Ié trovâ lo caïon qu'avâi rontu l'étatze, et quand l'é z'u rattrapâie, n'a pas été question, l'iré fort qu'on diâstro, peinsâdê, on caïon de trei ceints ; et l'a tant teri que dè sein lo pas que l'ein è étâ lo maître. D'ailleurs cliiau que m'ant eimpougnâ lo pouant dere, se l'é mè que l'einmenâvo lo caïon, et se n'é pas petou lo caïon que m'einmenâvê.

COINS DE CHEZ NOUS

En Covatannaz.

Le promeneur, qui pour la première fois, monte à Sainte-Croix par les gorges de Covatannaz, est émerveillé de la variété des aspects. A la sortie du village de Vuitebœuf, le sentier monte brusquement dans les bois, contourne les rochers, surplombe l'Arnon qui écume entre des parois resserrées, puis s'écarte de la rivière dont le grondement devient plus lointain. Mais quand on arrive en haut, avant de pénétrer dans les pâturages, les deux parois de rochers se rapprochent à tel point qu'elles semblent se toucher. Depuis là, l'Arnon n'est plus qu'un petit ruisseau de pâturage dont on peut suivre les méandres jusqu'à sa source.

Au printemps, il roule une eau grise et épaisse. Mais quand la neige a disparu des crêtes du Jura, quand l'herbe pousse et que les arbres se couvrent de feuilles, cette eau devient limpide comme le cristal et sa voix claire et chantante accompagne le voyageur pendant toute la montée.

Les deux rives sont bien différentes d'aspect. La rive droite, couverte de hêtres, de mélèzes et de sapins rabougris, est sombre et solitaire. Le silence n'est rompu que par le chemin de fer dont on aperçoit, au sortir de chaque tunnel, le panache de fumée qui monte vers le ciel. Vue de loin, la rive gauche décrit une courbe régulière. C'est une longue paroi de rochers descendant à pic. Quelques bouquets d'arbustes s'agrippent aux pentes ainsi qu'un vieux gazon brûlé de soleil. De place en place, un orifice de grotte apparaît. Il est pareil à l'entrée d'une de ces nombreuses galeries où l'on exploite la pierre. A mesure qu'on s'élève, d'autres orifices apparaissent encore. Ils sont de dimensions différentes. Les uns sont ovales, d'autres verticaux, horizontaux ou semi-circulaires. Il semble que de ces bizarres anfractuosités de rochers, on va voir sortir, tout comme il y a 4000 ans, les hommes des cavernes qui peut-être vécurent dans ces solitudes.

Ces orifices donnent accès à des grottes peu connues, dont quelques-unes sont impraticables. Trois d'entre elles seulement sont faciles à visiter.

A mi-chemin, on quitte le sentier des gorges ; on traverse l'Arnon sur un pont de fortune et l'on s'approche peu à peu de la haute paroi verticale de la rive gauche. Quelques bouquets de hêtres cachent l'entrée de la première grotte. Il faut monter encore pour atteindre la partie supérieure de l'orifice. Ensuite on se laisse glisser le long d'une perche et l'on arrive sur la plateforme. Devant soi, on a la forêt, les rochers ensoleillés, le ciel bleu ; derrière soi, la grotte sombre où l'on va pénétrer.

Dès les premiers pas, la vive clarté de la lampe met en relief les divers aspects de la voûte d'où descendent des stalactites tufières aux contours bizarres. Plusieurs atteignent un mètre de longueur et ont, à leur extrémité, la finesse d'une aiguille ; d'autres, plus larges, ont la forme d'une hache gigantesque dont le tranchant est très